

fort problématique : mais pour lui laisser, en dépit de tout, un reste d'espoir, on sembla considérer ces conditions comme susceptibles de modifications, et l'on convint qu'elle reviendrait à Paris vers le 1^{er} octobre. A ce moment-là, on lui ferait connaître les résolutions définitives.

Malgré ces précautions et cet atermoiement simulé, l'échec était complet. Il ne lui restait plus qu'à quitter Paris, et à aller à Rome tenter d'accomplir l'autre mission dont elle s'était chargée auprès du Pape : l'obtention d'un concordat. Mais avant de se rendre à Rome, elle voulut retourner à Miramar, désireuse d'attendre là la réponse au courrier exprès qu'elle avait envoyé à Maximilien après son entretien de Saint-Cloud.

Elle quitta Paris le 23 août, accompagnée jusqu'à Mâcon par le général et madame Almonte. La fatigue qu'elle ressentait l'obligea à des haltes nombreuses ; elle s'arrêta ainsi à Mâcon, à Turin, à Milan, dans la villa du roi Léopold sur les bords du lac de Côme. Le 27 août, elle fut reçue à la gare de Vicence par le prince Humbert, à la gare de Padoue par le roi Victor-Emmanuel. Le 29, elle arrivait à Miramar.

Quelles furent ses réflexions en revoyant ce palais quitté avec un si brillant cortège, moins de trente mois auparavant, et quel effrayant contraste entre les espérances d'alors et la réalité présente !...

La visite de l'Impératrice du Mexique, jointe aux événements militaires d'Europe, avait poussé le gouvernement français à prendre des résolutions graves. Elles furent communiquées au maréchal Bazaine dans deux lettres, l'une du 15 août, adressée par le

ministre de la Guerre, l'autre du 29, écrite par Napoléon III.

En dehors des ordres transmis au Commandant en chef, ces documents contiennent des détails sur le voyage de l'Impératrice, et prouvent qu'à ce moment les attaques portées contre lui n'avaient fait aucune impression pas plus sur l'esprit du souverain que sur celui de son ministre : tout au moins, n'en laissait-on rien paraître.

Paris, 15 août 1866.

Mon cher Maréchal,

Je vous approuve fort d'avoir quitté Mexico pour vous porter au milieu des troupes dans les provinces du Nord, afin d'être mieux placé pour vous faire une idée exacte de la situation politique et militaire du pays, et de donner à vos ordres une exécution plus immédiate....

... Quand cette lettre vous parviendra, le mouvement d'évacuation sera bien près de commencer : il est évident qu'il y aura des mesures de prudence et peut-être même de vigueur à prendre pour aller au devant des impressions diverses que ce mouvement pourra produire dans le pays. Je ne puis rien vous prescrire à ce sujet, éloigné comme je le suis, et plein de confiance dans votre expérience, mais il me suffit de vous faire savoir que le gouvernement de l'Empereur ne se fait pas d'illusions sur les affaires du Mexique en général, et sur ce qui touche l'armée que vous commandez en particulier. Aussi regarde-t-il comme très important que vous dirigiez les mouvements de l'armée aussi longtemps que les circonstances le commandent, et, *si je dois vous faire connaître mon opinion personnelle, je crois que vous ne devez quitter le Mexique qu'avec la dernière colonne*, parce que c'est assurément celle qui sera la plus difficile à conduire au port.

L'Impératrice Charlotte est depuis quelques jours à Paris. J'ai eu l'honneur d'être mandé par Sa Majesté, et elle a bien voulu m'entretenir de la situation du Mexique à différents points de vue. L'Impératrice se montre pleine de confiance dans l'avenir de l'Empire, et l'on ne peut qu'admirer la grandeur de ses sentiments, non moins que la résolution qui l'a fait arriver en Europe pour soutenir la grande cause à laquelle elle s'est dévouée.

Mais, malheureusement, le gouvernement ne peut pas marcher à l'encontre de l'opinion publique de la France, laquelle ne doit pas se contenter toujours d'espérances qui ne se réalisent pas ; voilà plus de quatre années que nous attendons le prix des efforts de tout genre que nous avons faits, et, au lieu d'en entrevoir le terme, il semblerait que nos sacrifices devraient aller en augmentant ; au lieu de voir les ressources se développer, il semble qu'elles périssent de plus en plus ; au lieu de voir la tranquillité et la confiance se fonder l'une par l'autre, il semble qu'elles s'éloignent chaque jour de plus en plus. Que pourrions-nous faire de plus que ce que nous avons fait, et où nous conduirait la continuation de tant de sacrifices ? L'expérience du passé est là pour nous l'apprendre. Le gouvernement mexicain, dès le principe, n'a pas voulu comprendre qu'il devait se préparer à faire lui-même ses affaires, à asseoir son crédit, à organiser son armée. Au lieu de cela, il paraît avoir compté sur l'appui indéfini de la France, sur son trésor, sur son armée. Il y a un terme à toutes choses, et l'histoire ne manquera pas de reconnaître que l'Empereur Napoléon aura fait tout ce qui était humainement possible pour consolider l'Empire mexicain, que le dévouement, le courage et la persévérance de nos troupes avaient puissamment contribué à fonder.

L'Impératrice, entre autres observations, m'a parlé

des sacrifices que le Trésor mexicain avait eu à supporter par le fait des expéditions entreprises par notre armée : ces sacrifices s'élevaient à seize millions pour le seul service des transports. Je pense bien qu'il en est de cette dépense comme de celle de dix millions qui avait été consacrée à l'expédition de Oajaca, et qui s'est trouvée réduite à 900,000 francs. Dans tous les cas, ces transports, c'est pour rendre possible ces incessantes marches dans toutes les directions qui ne suffisent pas cependant à protéger les convois, pour assurer les communications et réprimer les exactions des bandes.

Quoi qu'il en soit du profond respect avec lequel a été accueillie l'Impératrice Charlotte, et le désir bien sincère que le gouvernement de l'Empereur aurait eu de donner satisfaction aux réclamations que Sa Majesté est venue apporter de si loin, il n'a pas été possible de rien changer aux mesures arrêtées précédemment, et à celles qui vont prochainement recevoir un commencement d'exécution.....

MARÉCHAL RANDON.

Napoléon III écrivait par le courrier suivant :

Saint-Cloud, le 29 août 1866.

Mon cher Maréchal,

Le moment approche où je dois faire appel à toute votre énergie et à toute votre intelligence pour terminer, d'une manière ou d'une autre, les affaires du Mexique. L'arrivée à Paris de l'Impératrice Charlotte n'a pu rien changer à l'état des choses, et je lui ai déclaré franchement qu'il m'était impossible de donner au Mexique un écu ou un homme de plus.

Les questions se résument donc ainsi : ou l'Empereur Maximilien pourra se maintenir avec ses propres forces,

ou s'il ne le peut pas il faudra qu'il abdique, et alors nos troupes s'embarqueront en entier pour revenir en France. Dans ce dernier cas, il faudrait, comme je vous l'ai déjà écrit, réunir à Mexico une assemblée représentant le pays et faire élire un gouvernement qui offrît quelques chances de stabilité ; faire avec lui un traité qui reconnût toutes nos créances, et enfin tâcher, en rétablissant une République, la moins mauvaise possible, d'obtenir des garanties d'ordre et de sécurité pour nos nationaux.

Tout cela, je l'avoue, est bien difficile, mais je compte sur vous pour débarrasser la France de cette question mexicaine qui nous entraîne dans des difficultés insolubles. J'ai écrit dans ce sens à l'Empereur Maximilien, en lui déclarant que le temps des demi-mesures est passé, qu'il faut ou qu'il se soutienne de lui-même, *en n'ayant d'appui que la partie de l'armée française qui doit rester jusqu'en 1867, ou bien qu'il abdique, et alors l'armée reviendrait tout entière vers le mois de février prochain.*

J'ai pris une vive part à la joie que vous avez dû éprouver de la naissance d'un fils, et vous ne pouvez douter de l'intérêt que je porte à tout ce qui vous touche. Vous pouvez communiquer ma lettre à M. Dano et vous concerter avec lui sur les mesures à prendre.

Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Dans le cas où vous seriez obligé de convoquer une assemblée, il faudrait faire une assemblée dans laquelle vous diriez que je n'ai jamais voulu imposer au Mexique une forme de gouvernement quelconque ; que j'ai voulu seulement les aider à établir un gouvernement stable, les arracher à une anarchie qui depuis cinquante ans pa-

ralysait les ressources du pays ; que c'était le peuple mexicain qui avait voulu revenir à une forme monarchique et avait élu l'Empereur Maximilien ; que, celui-ci abdiquant, le peuple rentrerait dans ses droits et devait choisir librement le gouvernement qui lui conviendrait, etc.

J'apprends avec surprise qu'Osmond et Friant ont accepté d'être ministres de la Guerre et des Finances de l'Empereur Maximilien, tout en conservant leur position dans l'armée française : cela est impossible et ne doit pas être toléré.

Saint-Cloud, le 30 août 1866

Mon cher Maréchal,

J'apprends la prise de Tampico. Dans ces circonstances il ne peut être question de renvoyer les troupes. Il faut les conserver réunies, et les embarquer plus tard à la fois, après avoir puni les envahisseurs.

Croyez à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

On le voit, par ces correspondances, la mission de l'Impératrice Charlotte n'avait rien changé à des résolutions prises de façon irrévocable avant son arrivée à Paris. Si le ministre cachait sous un langage étudié ses véritables sentiments, Napoléon III ne les déguisait point. Il fallait en finir « d'une manière ou d'une autre », et, bien qu'il envisageât l'hypothèse où Maximilien chercherait à se maintenir avec ses propres forces, il ne croyait pas que l'Empereur du Mexique s'abandonnât en aveugle à un parti aussi insensé, aussi désespéré ; il prévoyait une abdication qui aurait l'avantage de simplifier les choses, en facilitant le départ des troupes.

La simplification était plus apparente que réelle, et le Maréchal, resté au milieu des difficultés, devait bien en sentir les inconvénients. Quelle autorité pouvait avoir un gouvernement quelconque, établi à la hâte, par une force destinée à s'éloigner aussitôt ? Les événements, d'ailleurs, trompèrent tous les calculs et déjouèrent toutes les prévisions. Jusqu'à la fin, tout fut surprise et malchance dans cette expédition.

Mais avant de reprendre le récit des faits qui se passaient alors au Mexique, il faut raconter les tristes incidents du voyage de l'Impératrice Charlotte.

Arrivée à Miramar à la fin du mois d'août, la malheureuse femme chercha à recouvrer, dans le repos et la solitude, un peu de son énergie, sinon de son espoir. Elle fit venir auprès d'elle le jeune prince Iturbide, âgé de quatorze ans, que Maximilien avait placé à Sainte-Barbe, pour y achever ses études. M. Éloin l'accompagna.

L'Impératrice reçut aussi la visite de l'archiduc Louis-Victor, que François-Joseph lui envoya, témoignant ainsi à sa belle-sœur des égards d'autant plus méritoires qu'il avait plus de griefs contre son frère Maximilien.

Elle reçut également le président et le vice-président de la Chambre de commerce de Trieste, et, dans sa réponse à leur allocution, elle affecta une sécurité et une confiance qu'elle n'avait guère, allant jusqu'à dire que « dans le cas où l'Empereur Maximilien ferait, l'année suivante, un *petit voyage en Europe*, il ne manquerait pas de visiter Trieste... »

Elle ne désespérait cependant point encore complètement, et même, vers le 5 septembre, elle envoyait

à Mexico un télégramme annonçant son retour prochain. Elle devait auparavant se rendre à Rome.

On n'a pas oublié à la suite de quels incidents fâcheux les négociations entamées entre le Pape Pie IX et Maximilien avaient été rompues à Mexico, sans avoir abouti. Ces négociations avaient été reprises à Rome. Trois projets de concordat avaient été successivement soumis à l'approbation du Souverain Pontife, qui avait péremptoirement écarté les deux premiers.

Le troisième, élaboré par un habile intrigant, le P. Fischer, qui jouera un rôle si considérable dans l'agonie de l'Empire de Maximilien, et sur lequel nous reviendrons avec plus de détails, le troisième projet avait reçu un meilleur accueil. Pour mener à bien ces négociations, la présence de l'Impératrice pouvait être très efficace.

Avant de quitter Miramar, elle y donna une fête, la dernière que ce triste château ait vue. Elle célébra l'anniversaire de l'indépendance mexicaine, accomplissant ainsi ses devoirs de souveraine, même ceux qu'il devait lui être le plus pénible de remplir.

Le 18 septembre, elle partit pour Rome. Afin d'éviter les quarantaines imposées en Italie aux voyageurs qui arrivaient directement de Trieste, où sévissait encore le choléra, elle passa par Villach et Innsbruck, et mit ainsi quatre jours pour parvenir à Mantoue; de là, elle continua sa route par Reggio et Bologne, et n'entra dans Rome que le 25 septembre.

On lui rendit les honneurs dus aux souverains, et le cardinal Antonelli se hâta de la venir voir; mais ce ne fut que le surlendemain, 27, qu'elle se rendit en

grande solennité au Vatican, et qu'elle eût avec le Pape un long entretien. Le 29, le Pape lui rendit sa visite à l'hôtel de Rome.

Son exaltation, sa tristesse étaient visibles, mais elles s'expliquaient par trop de causes pour étonner beaucoup ; rien ne faisait donc prévoir la scène lamentable qui devait déchirer tous les voiles.

C'est le 30 septembre : l'Impératrice retourne au Vatican, elle pénètre dans le château, et là, sous l'empire de la folie qui a triomphé de sa belle intelligence, elle se livre à des actes, à des paroles, qui ne laissent aucun doute sur son état mental. Le Pape lui fait donner un appartement près du sien : on veut encore espérer qu'avec des soins et du repos on guérira l'infortunée souveraine...

On s'efforce de masquer la gravité de son état. « On a parlé d'aliénation mentale, écrit-on. L'Impératrice est atteinte d'une exaltation d'esprit indiquant une grande agitation nerveuse, mais n'excluant pas l'exercice des facultés de la raison. Cette exaltation se manifeste notamment chaque fois qu'il est question du Mexique ou que des Mexicains sont en sa présence.

« C'est une crise qui demande avant tout du repos, du calme pour l'esprit aussi bien que pour le corps, et c'est pour cela que le Pape a donné à l'Impératrice un appartement au Vatican dans le voisinage du sien, en attendant que le comte de Flandre puisse ramener son auguste sœur à Miramar. »

On veut espérer encore que ce ne sera qu'un mal passager, un accès dont elle se remettra bien vite ; cependant son frère, prévenu, arrive le 7 octobre, et, dès le lendemain, il l'emmène à Miramar.

L'état de la malade est trop grave pour qu'on le cache plus longtemps à Maximilien ; le télégramme suivant lui porte la triste nouvelle :

S. M. l'Impératrice Charlotte a été saisie le 4 octobre à Rome d'une congestion cérébrale de la nature la plus grave. L'auguste princesse a été reconduite à Miramar.

Les premiers jours furent bien pénibles pour ceux qui l'entouraient. Elle avait cette idée fixe qu'on voulait l'empoisonner, et elle faisait goûter auparavant ses aliments par un chat. Le plus souvent même, elle refusait toute nourriture.

Un jour elle se rend, sur la route de Trieste, chez l'ancien maître d'hôtel du château, qui a établi un café restaurant très fréquenté. Elle le prie de lui envoyer des aliments préparés par lui, parce que, dit-elle, elle n'a aucune confiance dans ses serviteurs mexicains qui veulent l'empoisonner.

— J'ai faim, ajoute-t-elle. Et il y a en effet plusieurs jours qu'elle n'a mangé.

On mande auprès d'elle les plus savants spécialistes, et le malheur veut que leurs soins réussissent à moitié. Au bout de quelques jours, l'Impératrice recouvre la raison par instants ; elle lit, fait de la musique, se promène et perd ses craintes d'empoisonnement. Guérison partielle plus terrible que le mal incurable. L'infortunée n'aura plus assez d'intelligence pour continuer la lutte avec et pour son mari ; elle en aura assez pour apprendre successivement tous ses malheurs et pour en souffrir.

Première et touchante victime d'un rêve généreux et chimérique !